

CERCLE D'ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES

Saison 2022-2023 – Décalages

LE DISCOURS de Laurent Tirard

France, 2020. Scénario : Laurent Tirard, d'après le roman de Fabrice Caro. Avec : Benjamin Lavernhe (Adrien), Guilaine Londez (la mère d'Adrien), François Morel (le père d'Adrien), Sara Giraudeau (Sonia), Kyan Khojandi (Ludo, le futur beau-frère), Julia Piaton (Sophie), Sarah Suco (Karine), Sébastien Pouderoux (Romain). Musique : Mathieu Lamboley. Comédie. Durée : 1h27.

L'auteur du roman

Fabrice Caro est un exemple marquant de l'artiste complet. Né en 1973, après des études scientifiques et un temps dans l'enseignement, c'est ensuite par la bande dessinée, son activité principale, qu'il commence à se faire connaître, dessinant pour des livres, des revues ou des journaux. C'est avec la BD *Zai zai zai zai*, en 2015, qu'il obtient son premier grand succès public. Il approche aujourd'hui de la quarantaine d'ouvrages publiés. Parallèlement, l'auteur est également musicien dans un groupe de rock et a sorti deux albums solo dont il a écrit et composé les chansons. Populaire pour sa grande imagination et son grand sens de l'humour, il a publié quatre romans très bien reçus : *Figurec*, *Le Discours*, *Broadway* et *Samourai*.

Parmi ses bandes dessinées : *Le Steak hâché* (2005), *L'Infiniment moyen* (2011), *On est pas là pour réussir* (2012), *Jours de gloire* (2013), *Sur la route de Cuzco* (2013), *Et si l'amour c'était aimer* (2017), *Moins qu'hier (plus que demain)* (2018), *Open Bar* (2019), *Moon River* (2021), *Guacamole vaudou* (2022).

Extraits d'une interview de Fabrice Caro par Erik Martiny (in : [À la Une - En attendant Nadeau \(en-attendant-nadeau.fr\)](https://www.à-la-une.com/en-attente-nadeau))

Vous êtes vous-même issu de la bande dessinée : vous sentez-vous influencé par l'esthétique de la BD lorsque vous écrivez vos romans ?

Pour moi ce sont deux domaines assez cloisonnés, deux types d'écriture différents, et même l'un va un peu contre l'autre : en BD je suis elliptique, dans l'efficacité, dans l'humour en priorité. Le roman est venu de cette frustration de mots, j'avais envie de faire des choses que je ne peux pas trop faire dans la BD. Et dans mes romans je m'autorise une approche plus sentimentale, l'humour n'y est pas la priorité, même si j'espère que mes romans restent un peu drôles. À la limite, je me sens plus influencé par le cinéma que par la BD quand j'écris.

À quels films pensez-vous en particulier ?

Le cinéma de manière générale m'inspire. Après, oui, bien sûr, il y a des totems auxquels je reviens souvent, et la plupart du temps ce ne sont même pas des comédies, je peux être porté par Fellini, Lynch, Godard, Carax, Buñuel, tous ces gens qui donnent envie de liberté artistique, de tenter des choses, de jouer avec les formes narratives. Et évidemment du Woody Allen...

L'humour anglo-saxon a-t-il eu un impact sur vos ressorts comiques ?

Oui, bien sûr. Adeptes du *nonsense*, j'ai souvent dit qu'en France on n'a pas tellement une culture de l'absurde, contrairement aux Anglo-Saxons, mais je commence à revenir sur cet a priori en découvrant les retours plutôt positifs sur mon travail... Je cite souvent les Monty Python, bien sûr, les maîtres du *nonsense*, ou Woody Allen donc, mais je crois que ma révélation en matière d'humour absurde a été la découverte des réalisateurs Zucker-Abrahams-Zucker (*Y a-t-il un pilote dans l'avion ?*) et non seulement je pleurais de rire mais quelque chose en moi se disait : « Mais...

on a le droit de faire ça ? » C'était une révélation, on pouvait aller loin dans l'absurde, et jouer avec les codes mêmes du support.

La comédie n'est-elle pas un genre littéraire sérieux pour le paysage culturel français ?

Oui, et pas que littéraire. L'humour a toujours été un peu le parent pauvre des arts. Dans l'inconscient collectif, l'humour ça n'est pas sérieux. Alors que pour moi c'est très sérieux. Toutefois, tant qu'on n'est pas pris au sérieux, on peut faire tout ce qu'on veut. Quand on n'a rien à perdre, on peut tout se permettre, c'est la liberté des outsiders.

Céline est un des rares écrivains comiques récents accepté en tant que grand auteur. Vous y faites d'ailleurs allusion dans Broadway. L'avez-vous beaucoup lu ?

Comique, vous trouvez ? J'ai eu la grande chance de découvrir ses livres un peu au hasard, vers dix-huit ans, bien avant de découvrir l'homme derrière, pas hyper recommandable, du coup j'ai eu la chance de le lire avec un œil vierge, sans cet arrière-goût amer. *Voyage au bout de la nuit* a été une grande claque pour le gamin que j'étais. J'ai enchaîné sur *Mort à crédit* que j'ai adoré aussi. Puis je me suis intéressé à l'homme et là je dois avouer que ça a un peu gâché la fête, on a beau s'en défendre, on ne peut plus tout à fait le lire de la même façon ensuite...

Quels sont les auteurs qui ont eu le plus d'influence sur votre œuvre romanesque ?

Cela dépend vraiment des périodes, mais mon envie d'écrire mon premier roman, de m'y plonger et de ne faire que ça m'est venue vers vingt ans, alors que j'étais passionné par un genre d'auteurs qui parlaient d'eux et de leur condition d'écrivain de manière plus ou moins autobiographique, comme Bukowski, Miller, Calaferte, Djian, Brautigan, Fante... Toute cette imagerie romantique à base d'écrivain fauché au pantalon de velours élimé qui tape sur sa vieille machine à écrire en fumant des cigarettes et en buvant de la bière me faisait fantasmer, je voulais être ça – tu parles d'un fantôme... C'est cette culture-là qui m'a forgé, ensuite j'ai lu beaucoup de choses dans tous les styles que j'ai adorées bien sûr, dans les contemporains français je cite souvent François Weyergans, Grégoire Bouillier, Philippe Jaenada, Éric Reinhardt...

Et du côté de la BD ?

Là aussi ça correspond à différentes périodes de ma vie. Mes premières grandes influences quand j'étais enfant ont été Tintin, Astérix et Lucky Luke. Plus tard, adolescent, j'ai découvert Gotlib, mon maître, ça a été une grosse claque, graphique, narrative... Et puis l'école *Fluide Glacial*, Edika, Goossens, Blutch... Puis, encore plus tard, à la fin des années 1990 début des années 2000, l'arrivée des éditions indépendantes comme L'Association, avec des auteurs comme Trondheim ou Menu, qui m'ont donné envie de revenir à la BD, avec des récits plus intimistes. Je découvrais qu'on n'avait pas besoin d'être un dessinateur virtuose, ou tout du moins « classique », et qu'on pouvait raconter des choses plus personnelles.

Si vous deviez choisir une contrainte pour un projet oulipien, que choisiriez-vous ?

Plutôt une contrainte de narration, un lieu très restreint sur un temps très limité me plairait bien. Un roman sur un trajet en ascenseur de deux personnes qui ne se connaissent pas, par exemple.

Deux questions pour poursuivre la réflexion

Les proches d'Adrien semblent penser que les choses, les problèmes, les malentendus, s'arrangeront à condition qu'on n'en parle pas. Qu'en pensez-vous ?

Le Discours nous montre nos propres faiblesses, se moque gentiment de nous tous. Pouvons-nous ne pas en prendre ombrage ou en rire jaune, mais en rire franchement ?

Dossier préparé par Philippe Thonney